

Françoise Mallet-Joris
Les larmes

Flammarion

Extrait de la publication

FRANÇOISE MALLET-JORIS

de l'Académie Goncourt

Photo: P. Matsas / Olympe



Les larmes

Les Larmes : un buste de cire sculpté par la jeune Catherine, l'héroïne, dont l'énergie joyeuse triomphera de toutes les vicissitudes d'un temps troublé, la Régence.

Antoinette, le modèle, éveille la passion de deux hommes : Sanson, le bourreau de Paris, et le duc d'Orléans lui-même. Méaventures et complots se succèdent à vive allure : Catherine se bat pour sauver le Chevalier qu'elle aime des intrigues qu'il a fomentées et dont il risque d'être la première victime.

Sur fond d'Histoire un roman alerte, haletant, qu'on lit d'une traite... non sans s'être interrogé sur les bizarreries de la destinée humaine. Où l'aventure conduit à l'essentiel.

LES LARMES

Roman

FRANÇOISE MALLET-JORIS
de l'Académie Goncourt

LES LARMES

ou

*la véritable histoire
d'un buste en cire,
de deux filles,
l'une triste, l'autre gaie,
d'un prince et d'un bourreau.*

D'où sont retranchées toutes moralités superflues.

FLAMMARION

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

© Flammarion, 1993
ISBN 9782081311091
Imprimé en France

*Pour Georgette Bellondrade
qui m'a soutenue de son amitié
tout au long de la rédaction de
ce livre.*

CHAPITRE I

Ou Mademoiselle Catherine Lesueur, treize ans, est vendue comme une esclave circassienne, garde sa bonne humeur, rencontre un bourreau, se trouve un état et décide de faire un chef-d'œuvre.

J'avais treize ans, petite, ronde, le nez retroussé un peu plébéen, des taches de rousseur et des fossettes partout, quand mon père, le médecin Lesueur, un après-dîner où j'avais le privilège de le voir, ce qui n'arrivait pas souvent, me fit tenir devant lui, me regarda et dit, comme à lui-même et en rêvant : « Décidément, elle est laide, voire commune ; nul ne l'épousera sans dot. Et de nos jours, même les couvents vous demandent des sommes... des pensions. » Et se tournant vers un grand homme brusque et brun qui nous tournait le dos et fouillait dans la bibliothèque : « Qu'en pensez-vous, Chevalier ? » Sur ce, l'homme se retourna, dérangea sa perruque et, agacé, la posa sur un meuble, me regarda lui aussi et dit : « Il paraît que vous maniez la cire ? »

– Ce milieu de table, dit mon père (qui me vantait pour la première fois de sa vie), est fait de ses mains.

C'était le semblant d'une corbeille, débordante de fruits, que j'avais exécutée dernièrement sous la direction de mon amie Basseporte, qui travaillait la botanique.

– C'est un début, dit le Chevalier en haussant les épaules.

Enthousiasme mitigé... Voulait-il me commander une garniture?

– Voici le Chevalier Martinelli, dit mon père rondement. Il s'est fait chirurgien spécialisé dans la céroplastie, il a devant lui un grand avenir, il a été l'élève du célèbre Zumbo, et veut bien vous prendre en apprentissage. Remerciez.

Pour moi c'était du grec.

– Comment vous nommez-vous? me demanda l'escogriffe, en s'ébouriffant d'une main les cheveux qui se dressèrent en broussaille sur sa tête.

Il s'en aperçut et remit sa perruque tout de travers, ce qui lui fit la physionomie la plus étrange du monde.

– Catherine.

Et je lui fis la petite révérence que ma tante m'avait apprise comme le summum des accomplissements mondains.

– Faites votre baluchon, Catherine. L'affaire est faite. Je suis votre maître dès cet instant.

Il me sembla qu'il riait en prononçant ce mot de maître, qui s'avéra pourtant des plus exacts. Mais peut-être riait-il de ma mine effarée ou d'un peu de pitié à me voir si enfant. Je montai dans la chambrette que mon père me concédait et rassemblai mon vestiaire. Ce fut vite fait; j'avais grandi récemment et la moitié de mes hardes étaient déjà trop petites. Depuis le mariage inattendu de ma tante (qui, elle, avait trente ans, mais une dot), personne ne s'en occupait plus, et Dieu sait si ce n'est pas l'ennui d'avoir à me fournir une cotte et un jupon qui avait décidé mon père à cette singulière démarche. Car il n'est pas d'usage qu'un médecin, bourgeois de Paris, mette en apprentissage sa fille, quel que soit son peu de beauté.

L'homme était déjà sur le pas de la porte près de monter dans un fiacre de location.

- Allons-y, Catherine.

Mon père avait disparu, pour s'épargner l'embaras des adieux.

Je montai.

- Rue Poissonnière, à l'Hôtel des Arcoules! cria mon maître.

C'est ainsi que je fus vendue, en janvier de l'an 1715, comme une esclave circassienne.

Je partis vers l'inconnu, c'est-à-dire vers le faubourg Poissonnière, lequel, étant situé hors les murs, me parut aussi lointain, aussi exotique que si l'on m'avait envoyée aux Indes. C'était alors, ce faubourg, au-delà de la chaussée surélevée par laquelle passaient les voitures, une contrée bizarre, mi-ville et mi-campagne, où s'élevaient d'anciennes maisons des champs, souvent abandonnées, quelques hôtels nouvellement construits ou en train de se bâtir, des chaumières, des cabarets, des cultures, des rues qui étaient plutôt des esquisses ou des départs de rues, une chapelle, un vieux puits, une ou deux boutiques, tout cela voisinant parmi les ronces ou les labours dans un désordre qui m'étonna.

Plus encore m'étonna l'Hôtel des Arcoules où j'allais passer quelques années mémorables. Situé rue Bergère, l'hôtel présentait une belle façade imposante qui devait dater du roi Louis XIII et à laquelle on avait dû apporter, depuis, des aménagements, car tant le rez-de-chaussée que le premier étage avaient des vitres à toutes les fenêtres. J'en conçus quelque espoir, sinon de luxe, du moins de propreté. Las! Le portail ouvert, la vaste cour empierrée qui avait dû servir de centre à une construction en carré montrait sur notre gauche un amoncellement de pierres effondrées et des restes

de murs envahis de broussailles. La façade rassurante était prolongée à droite par une tourelle suivie d'un large boyau dont je devais apprendre ensuite qu'il servait de cuisine. L'angle du fond comportait encore une tourelle, et un bâtiment fort long, mais au rez-de-chaussée aveugle, faisait face à la trompeuse façade.

Une large trouée, au fond de la cour, donnait sur un terrain mal planté, qu'on ne saurait appeler jardin sans outrance.

C'est vers ce bâtiment de fond que le Chevalier, sautant prestement du fiacre qu'il renvoya, se dirigea, ayant la bonté de me donner quelques explications : ce bâtiment arrière n'était qu'une surélévation, construite par l'ancienne propriétaire à l'usage de son domestique au-dessus d'anciennes écuries, lesquelles, ajouta-t-il d'un air encourageant, étaient fort vastes et nous serviraient de laboratoire. « On y est fort bien, dit-il, car la première tourelle que tu vois là fait office de chauffoir, et, par la cuisine, la chaleur monte dans la seconde et les chambres en bénéficient. »

J'écoutais, je me taisais, je serrais mon baluchon contre moi, je le suivais dans la seconde tourelle, qui abritait un escalier sans gloire, en colimaçon et fort étroit. Il s'y trouvait au premier une vaste chambre, sur laquelle il ne me fut donné que de jeter un coup d'œil, et qui tenait lieu d'appartement au maître de maison. Au second, sous les combles, la même vaste surface, partagée en trois par de pauvres cloisons, offrait le choix entre trois pièces encore assez grandes, mais qui n'étaient guère plus des « chambres » que le « jardin » n'était jardin.

- La cuisinière, qui est sortie, te fera monter un lit dans la chambre que tu choisiras, me dit mon maître. Je me loge en dessous, tu n'auras donc pas peur.

– De quoi aurais-je peur? dis-je, non sans un petit effort de forfanterie. Y a-t-il des rats?

– Des rats? fit-il comme s'il n'y avait jamais songé. Des rats? Non, vraiment, je ne crois pas.

Sur ce il me laissa – ayant, dit-il, à faire – dans la première de ces chambres, en face d'un miroir fêlé, d'une cheminée qui suivait l'inclinaison d'un parquet vétuste, et en compagnie de deux chaises, d'un coffre de marine, de plusieurs tableaux retournés contre le mur, d'une grosse lorgnette et d'un attirail de toilette au complet : cuvette, broc, boîte à savon, qui n'avait que l'inconvénient d'être posé par terre.

Deux hommes de peine arrivèrent à la nuit tombée, portant un lit d'occasion, creux en son centre, abondamment heurté à la muraille de l'escalier, et parurent attendre une rétribution que j'aurais été bien en peine de leur donner. Ils finirent par se retirer en grommelant, et moi, dans ma peur qu'ils ne revinssent, ayant bloqué la porte au moyen du coffre, en tirai deux couvertures encore fort propres, et me blottis dessous sans me déshabiller. Il faisait un froid inimaginable. Quant à souper, je n'en avais pas nourri l'espérance.

Ce furent mes débuts à l'Hôtel des Arcoules.

Le lendemain matin, comme je me hasardais à descendre, la servante, qui me dit se nommer Jeanette, s'exclama. Comment, je n'avais pas soupé! Elle m'avait laissé un pot de soupe, du pain, du fromage de brebis, somptuosités qui m'attendaient dans la cuisine, située dans ce boyau que j'ai dit, mais ornée d'une porte-fenêtre à deux battants avec vitres, qui permettait de surveiller la cour. Et si elle avait su mon arrivée, elle aurait fait une flambée dans la cheminée qui, me dit-elle avec orgueil, « fonctionnait ».

– Vous ne logez donc pas dans la maison, Jeanette?

– J’aurais bien trop peur, avec toutes ces expériences! Et ces morts! Dormir au-dessus des morts! Je préférerais... je ne sais pas quoi! Et puis j’ai des enfants.

Là-dessus le Chevalier entra et, s’asseyant sur un coin de table, se nourrit aussi frugalement que nous du reste de soupe et d’un quignon de pain, qu’il dévora d’un air content.

– Jeannette, ne raconte pas d’histoires à faire dresser les cheveux sur la tête à cette petite fille. Je me charge de l’initier. Finis d’abord de manger, petite Catherine.

– Vaut mieux! dit la servante qui semblait avoir son franc-parler. Parce que après, elle pourrait bien perdre l’appétit!

La cuisine, communiquant avec le chauffoir, était tout en longueur, mais vaste et bien chauffée, contrairement à l’aile où je devais désormais demeurer et où je venais d’apprendre que Jeannette n’habitait pas. Pour être brève, un cocher intermittent, qui venait parfois chercher le maître et parfois faisait défaut, et un petit garçon dont l’occupation habituelle était de défricher le jardin mais qui, habillé de parties de vêture, les unes trop petites, les autres trop grandes, faisait dans certaines occasions office de laquais, formaient tout le domestique de l’Hôtel des Arcoules. J’y étais, en somme, de nuit, seule avec Martinelli.

– Viens, dit-il (je n’avais pas vidé mon assiette). C’est comme l’eau froide : mieux vaut s’y jeter d’un coup. Tu verras, on s’y fait très bien.

Et sur ces rassurantes paroles, sans prendre garde au froid extrêmement vif ni me laisser le temps de me couvrir d’un châle, il m’entraîna vers les écuries-laboratoire qui s’ouvraient du côté du jardin négligé. (Je devais constater très vite qu’il ne prenait pas garde à grand-chose, ni pour lui ni pour les autres.)

Le petit garçon dont j'ai parlé, qui pouvait avoir mon âge à peu près, brouettait du bois mort. Il me sembla qu'il me dévisageait d'un air moqueur.

Les écuries, comme les combles où je logeais, étaient divisées en trois vastes parties. Par les portes coulissantes formées de verrières (et une fois de plus je m'étonnai en silence du mélange de luxe et de misère qui régnait à l'Hôtel des Arcoules), je vis dans la première des alambics, des vases de cuivre, des mortiers, des grandes tables et, le long du mur, des casiers où fioles et boîtes étaient fort proprement rangées. La seconde porte s'ouvrait sur une pièce moins grande, blanchie à la chaux tout récemment, où tout l'attirail nécessaire au travail de la cire se trouvait étalé sur une table centrale, cependant que de petits casiers analogues aux premiers contenaient les couleurs, les pinceaux, les vernis, dont l'odeur même, rassurante, me montait aux narines.

- C'est là que je travaillerai?

- Là et à côté, dit-il laconiquement.

La dernière salle était, elle aussi, propre et ordonnée. La table centrale était en marbre, avec des rainures d'écoulement qui donnaient dans des seaux. Sur la table, un corps nu, dont la tête avait été sectionnée, était étendu. Il me parut étonnamment blanc, d'une blancheur qui n'avait rien d'humain. Ce corps était fendu d'une large incision rouge allant du sternum au pubis.

Tout autour, des sellettes, des moules, des sacs de plâtre, des instruments que je ne connaissais pas et qui eussent été certainement fort intéressants à observer, si je n'avais été contrainte de réunir toutes mes forces pour supporter la vue de cette chose inerte qui ne rappelait l'homme que par la plante des pieds, tournée vers moi. Il (la chose) avait les pieds sales.

– Je crois que je m’y ferai très bien, dis-je en affermissant ma voix.

Et je courus vers le jardin pour y vomir dans un coin.

Le Chevalier Martinelli, que ce fût vrai ou non (et je doutai longtemps de sa chevalerie), prétendait avoir été l’élève, le protégé, pour ne pas dire le fils adoptif, du fameux abbé Zummo, ou Zumbo, qui se fit connaître en France au début de notre siècle comme l’inventeur de la céroplastie, ou céroplastique; on nomma ainsi cette science toute neuve. Il aurait eu l’idée de se servir de son adresse en matière de sculpture sur cire (spécialité sicilienne) pour fabriquer, après moulage, des pièces anatomiques qui n’eussent pas l’inconvénient de la corruption. Il vint en France, et présenta au Roi une fort belle tête d’écorché que Louis XIV admira. Notre savant Guillaume Desnoues le connut et, associé au sculpteur Lacroix, se lança dans la fabrication de ces moulages anatomiques, tout de suite fort recherchés. Cet « art » de la céroplastie s’adressait tant aux écoles, aux médecins, chirurgiens, étudiants, barbiers, qu’aux curieux désireux de s’instruire sans danger. On commençait même, me dit le Chevalier avec enthousiasme, à voir de ces pièces de cire dans des cabinets de curiosités, voisinant avec les minéraux, les animaux naturalisés, les fossiles, les planches de botanique.

C’était sans doute, avec cette petite adresse manuelle que j’avais acquise dans le maniement de la cire, ce qui avait incité mon père à me « confier » à cet homme étrange, lequel, seulement vêtu d’un justaucorps malgré le froid, allait et venait devant un corps sans vie, feignait de ne pas remarquer (ou ne remarquait pas?) mes brusques fuites dans le jardin, prenait un scalpel et commençait sa besogne (de

laquelle je détournais les yeux), reprenant à chacun de mes retours son discours, sans se soucier ni du froid ni de mes malaises.

– Mais vois-tu, le père Zummo – t’ai-je dit que c’était un homme d’Église? – n’a pas réellement innové, comme il a réussi à le faire croire. A mon sens, la céroplastie est une variante de l’embaumement des Égyptiens, ou peut-être même des Perses. Et la cire se travaillait en Grèce au VI^e siècle avant Jésus-Christ, témoin le titre de la dixième ode d’Anacréon adressée à un Amour en cire... Oui, tu ne me suis pas. Quel âge dis-tu avoir? Treize ans et demi... J’aime cette demi-année qui te donne sans doute plus de maturité. Bien... Les amours n’étaient pas le fort de l’abbé Zummo. C’était un Sicilien comme moi, un esprit inventif, mais morbide. La cire des ex-voto, des envoûtements, il a commencé par la travailler pour créer de petits tableaux d’un goût! Les méfaits de la vieillesse, les ravages de la syphilis... Tu imagines! Puis l’idée lui est venue d’en faire profiter la science médicale, d’opérer par moulages et coulages de cire successifs, et nous voilà ses suiveurs. Ce travail-là peut te paraître peu ragoûtant, mais il est promis à un grand avenir...

Il parlait, il parlait, il riait, il tournait autour de la table en marbre et prélevait dans « la chose » étendue là des organes vers lesquels je commençais à jeter un regard rapide (puisqu’il fallait m’y habituer), et les déposait sur une planche noire. De temps en temps, il levait les yeux vers moi, d’un air d’encouragement distrait, me souriait, continuait avec entrain.

– Les fruits en cire que tu sculptais joliment, sais-tu qu’il s’en faisait déjà dans l’Antiquité, pour la célébration des fêtes d’Adonis? Qu’à Rome on exécutait les bustes en cire des ancêtres? Qu’Héliogabale, pour les frustrer, faisait servir des mets en cire à ses convives?

« Mais quel homme est-ce là? » me demandai-je avec un effarement que je m'efforçais de dissimuler. Et lui :

- Tu n'as pas de chance, me dit-il avec gentillesse. Tomber d'emblée sur un appareil digestif!

Là-dessus, la servante Jeannette apparut sur le seuil du « laboratoire » et, sans quitter cet air farouche qui rendait sa laideur intéressante, s'écria :

- Êtes-vous fou, Monsieur? Faire travailler une enfant, par ce froid, sans rien sur le dos! Avez-vous mission de la tuer? Regardez-la, elle est toute pâle. Ce n'est pas assez de voir votre boucherie, il faut encore qu'elle devienne pneumonique? Prenez cela...

Elle me tendait une sorte de surcot fort sale et fort mité, et, comme j'hésitais à le prendre, non par délicatesse mais de crainte de mécontenter mon maître, elle reprit d'une voix plus douce :

- Allons, mettez-moi cela, et vite, petite Catherine.

A l'attention de cette femme, à la confusion du Chevalier qui restait là, scalpel en main, j'en augurai moins mal de mon séjour à l'Hôtel des Arcoules.

* * *

Non que je fusse fort contente.

Mais on s'habitue au mal de cœur, au mal de mer. Ma nature n'est pas timide. Plaintive encore moins. J'en voulais tout de même un peu à mon maître de cette confrontation brutale avec ce qui allait devenir mon état. J'en voulais à mon père de m'avoir cédée, le vieux cannibale, à ce découpeur de viande. J'en voulais même, par moments, à cette servante Jeannette qui m'avait traitée d'enfant, et à cause de laquelle j'étais, pour elle comme pour le Chevalier, et bientôt pour d'autres, la « petite » Catherine.

Mais quoi? Depuis mes onze ans, quand ma tante, sèche bigote qui me tenait lieu de chaperon sans excessive bonne grâce, ayant hérité d'un petit bien, s'offrit un garde suisse, bel homme sans cervelle qui lui fit bon usage (elle l'a toujours), j'attendais ma condamnation. Sans beauté et sans argent, c'était quelque couvent sans renommée, ou quelque barbon vénérien. La solution Martinelli avait le mérite de l'originalité. Si j'en étais, sous le rapport de la naissance (ma mère étant d'une petite noblesse à laquelle je croyais tenir), humiliée, je devais reconnaître que j'aurais pu plus mal tomber. Bénie soit donc ma tante qui, pour m'occuper, m'avait fait étudier l'art de sculpter la cire. J'avais ce don, l'habileté de mes doigts. Elle eût pu être mieux employée. Je sculptais des fleurs, des fruits, avec mon amie d'enfance Basseporte qui, plus tard, entra au Jardin du Roi pour y exécuter des albums de botanique. Si j'avais pu suivre cette voie! Mais il fallait quelque ressource pour suivre les cours préliminaires, et je suppose que Martinelli ne demandait rien.

Je n'allais pas lui en savoir gré. Car, dès le début, il me mit au travail le plus rude. Je fus équipée d'une vieille mais solide culotte, je superposai mes corsages trop minces et trop petits d'un lainage que la servante me prêta généreusement, le tout recouvert d'un tablier de cuir, et les cheveux cachés par un fichu (un cheveu dans la cire, c'est une rayure).

J'apprenais vite, car je voulais apprendre. Nous commencions dès l'aube, dans le froid, très vif cet hiver-là, et puis il s'agissait de faire durer les corps jusqu'à ce que nous en eussions tiré le maximum. Le corps se corrompt vite, est rare, coûte cher. J'appris cela, aussi, avec quelques taloches, en même temps que le moulage qui précède l'exécution des cires. Il faut généralement plusieurs corps pour réussir un moulage. Pour varier, de temps à autre, Martinelli sortait saigner et rapportait quelque argent.

J'appris encore bien d'autres choses ; au hasard de sa fantaisie, le Chevalier, qui semblait s'intéresser à tout et à n'importe quel moment, pendant que durcissait le plâtre, en mangeant (lui toujours debout), en faisant le ménage du laboratoire (fort négligent par ailleurs, il ne l'était pas en cela), m'administrait quelques notions d'astronomie, de botanique, d'histoire naturelle et d'histoire tout court (c'est à peine si je savais que nous vivions sous Louis XIV, qu'il appelait irrévérencieusement la Vieille Perruque), et, bien sûr, j'étais gorgée d'anatomie et de technique. Jusqu'à ce que mon père me cédât à lui, et contrairement aux usages, il pratiquait les deux disciplines, disséquant, moulant et sculptant tour à tour. Mais s'il réussissait fort bien les moulages en plâtre, le travail de la cire, plus minutieux, surtout dans la coloration, l'exaspérait. Il n'avait ni l'adresse ni la patience que ce travail exige. Et pourtant il l'enseignait à la perfection, et je crois pouvoir dire que, dès le troisième mois de cette cohabitation (que je me refusais encore à appeler plébéiennement « apprentissage »), je commençai à lui être vraiment utile.

Je commençais aussi à laisser tomber ma rancune. A quoi bon ? J'apprenais quelque chose, j'étais mieux nourrie que chez mon père, je récoltais même çà et là quelque compliment. Un mot aussi me fit comprendre que j'aurais pu plus mal tomber. Comme il était question de mon père et de sa ladrière (Martinelli lui servait parfois de démonstrateur : tandis qu'en chaire mon père lisait quelque texte anatomique, à ses pieds, Martinelli disséquait, au théâtre anatomique ou en d'autres lieux. La chirurgie, métier mécanique, ou manuel, n'était pas alors fort considérée), je m'étonnai, le connaissant, qu'il ne m'eût pas mariée, dès le départ de ma tante, à un épouvantable commerçant en draperie, Maître Char-

ron, goutteux, bourru, mais sans doute peu difficile, qui m'avait demandée. Le Chevalier éclata de rire.

- Mais voyons, Catherine, Lesueur aurait dû rendre des comptes! Tu ne le savais pas? Je crois que tu as quelque bien, pas grand-chose, du chef de ta mère. Si peu que ce soit, un mari l'eût réclamé. Et même un couvent...

- Mais alors... si vous ne m'aviez pas... embauchée (le mot passait mal mes lèvres, j'avais encore ancré ce préjugé de la naissance), qu'est-ce qu'il aurait fait de moi?

- Il t'aurait peut-être mangée...

Il évitait toujours toute discussion sérieuse. Et me prenait pour une enfant, dont j'avais l'apparence. N'empêche qu'il m'avait plus ou moins sauvée. Il croyait rire, mais je jugeais mon père capable de tout. Un bouillon de onze heures est aisé à préparer pour un médecin, et les enfants meurent comme des mouches, c'est connu. On a tant parlé de poison à un moment du règne, qu'on a fini par n'y plus croire : c'est un argument, et c'est tout, une accusation que l'on porte pour se débarrasser de ceux que, justement, on n'empoisonne pas. Mais il reste quelques attardés qui usent d'arsenic, sans se soucier des modes. J'étais sûrement plus en sécurité à l'Hôtel des Arcoules que je ne l'étais dans la triste maison de mon père, rue des Bons-Enfants. Certes j'avais bien l'intention de n'y pas rester toute ma vie. En attendant, je pris mon parti de faire contre mauvaise fortune bon cœur.

- Tu verras, disait mon maître, comme je commençais à faire de sérieux progrès, dès que tu seras capable d'exécuter les pièces assez vite, nous gagnerons des fortunes. Partout on se lasse des accidents qui adviennent à cause de la corruption. Partout les professeurs demandent, pour l'enseignement, des pièces anatomiques en cire. C'est l'avenir. Et il y a

une curiosité qui grandit chez l'amateur; on trouvera là, bientôt, un débouché...

Je le découvris laborieux, avec un sérieux qu'il cachait. Mais je continuais à le croire avare, à cause de nos brouets spartiates, des jours sans vin, des jours sans viande. Accoutumée à l'ignoble avarice de mon père, je le croyais affligé du même vice, avec plus de modération toutefois. J'ignorais qu'il n'y a pas de modération dans le vice : il n'y a que des débuts. Là encore je me détrompai.

Fort souvent, prétextant des trois enfants vivants qui lui restaient, Jeannette, la servante, était un jour sans venir, et j'étais tenue de remplir son office. Une fièvre, une toux, lui servait de prétexte. Et comme elle était fort irrégulièrement payée, le Chevalier ne protestait pas et, parfois même, lui envoyait par le petit garçon, cette fois promu commissionnaire, du bouillon et du pain. Je crus qu'il le défalquait de ses gages. Comme notre enfance nous marque! me dis-je par après. Un jour, donc, Jeannette absente, jouant les Cucendron je balayais la salle quand, venu du jardin, un beau grand homme, un peu fort, habillé en bourgeois, frappa, se tint sur le seuil et demanda mon maître d'une voix douce. Il avait de très beaux yeux noirs et un regard qui vous prenait en compte, tandis que mon maître, au regard vif, clair, intelligent, fort souvent vous regardait et ne vous voyait pas. Il y avait dans ces yeux noirs du visiteur une douceur, une attention, une tristesse, et presque cette langueur que l'on prête aux Orientaux. Il me plu. J'allais m'enquérir de son nom quand mon maître arriva tout courant des écuries, et, serrant la main de cet homme, sans plus de préambule s'enquit : « Charles! Et alors? »

- Rien, Chevalier. Rien pour le moment... Je suis désolé... Peut-être d'ici à une semaine... Et encore, il y en aura pour dix livres...

- Dix livres!

- Je ne vous les demanderai pas d'un seul coup. J'attendrai que vous ayez vendu quelques pièces.

- Je ne dis pas... Mais enfin, la Faculté vous les prend à trois livres, et moins!

- La Faculté use de son droit, Chevalier. Je n'ai pas de belles pièces tous les jours.

- Charles, je vous donne deux livres d'avance. Je ne puis pas plus. Réservez-moi quelque chose. Je n'ai plus rien en vue d'ici des semaines. Il faut que j'aie un ensemble pour pouvoir le montrer, comprenez-vous...

- C'est bien parce que vous êtes un ami, dit l'homme à la voix douce.

Il prit l'argent, me regarda.

- C'est une jeune fille? dit-il avec quelque surprise.

- Ça? Ma foi, oui. Enfin, je crois... C'est mon élève.

- Vous êtes bien courageuse, mon enfant, de faire un tel métier, dit-il. Je reviendrai ce soir vous rendre réponse.

Et s'en fut.

- C'est un garçon d'amphithéâtre, ce bel homme? dis-je avec quelque regret, car j'avais compris qu'ils marchandait ce que mon maître appelait élégamment du « matériel ».

- Tu le trouves bien? dit mon maître en riant.

- Il a de beaux yeux, une contenance aisée... Un peu trop mélancolique pour plaire, à mon sens. C'est un homme qui a dû souffrir beaucoup, non?

Mon maître me regarda, comme interloqué, puis se remit à rire.

- Oh! ce n'est pas impossible! On dit pourtant qu'il a plutôt fait souffrir les autres...

Tout en parlant, il s'était versé un verre de vin d'un fond de bouteille qui nous restait, avait saisi

une cuisse de canard qui traînait sur une assiette depuis la veille (c'était les seules victuailles en vue, Jeannette n'étant pas venue), mais il riait tellement qu'il faillit s'étouffer avec sa malheureuse gorgée de vin.

– Je n'aurais pas cru, dis-je. Il a un air si décent...

C'était vrai. Ce visage régulier, un peu lourd, un peu grave, ne me semblait pas appartenir à un débauché ni à un pervers. Et ce réjouissement extraordinaire de mon maître me semblait inexplicable et hors de propos. Prenant en pitié mon effarement, il finit par s'essuyer les joues avec sa serviette de table (se souillant sans s'en apercevoir de jus de canard) et, à travers le rire qui mourait en lui, le secouant encore de brèves quintes, il me donna la clé de sa gaieté soudaine.

– Mais c'est Sanson, ma petite enfant! Un ami que je garde à mon usage privé! Sanson, voyons! Le bourreau de Paris!

Plus tard je connus des fossoyeurs, des garçons d'amphithéâtre, des employés de l'Hôtel-Dieu, qui nous cédèrent du « matériel », et je m'y fis, comme mon maître me l'avait prédit, et même j'en plaisantai avec lui (non sans toutefois un petit malaise), comme font tous ceux qui ont, quotidiennement, affaire à la mort. Le plus souvent nous n'avions du reste affaire à la mort qu'en pièces détachées, ce qui facilitait les choses. Mais jamais plus je ne ressentis ce froid saisissement, cette stupeur incrédule qui me frappèrent la première fois que revint cet homme qui parlait d'une voix si douce, avait si bonne façon et de grands yeux sombres et doux, et qui était le bourreau. Plus tard je le connus, je connus que tous avaient devant lui ce recul qui marquait de l'horreur et qui marquait du respect. Mais cette première fois, je ne pensais pas à lui comme à un homme. C'était

comme un symbole qui fût entré dans la cuisine. Quand il fut reparti, après cette seconde visite (Jeanette était encore absente) :

– Catherine, est-ce que nous allons souper? dit le Chevalier.

– C'est qu'il n'y a rien, mais rien, Monsieur.

– Ne m'appelle pas Monsieur, voyons! Tu n'es pas servante! N'as-tu pas d'argent?

– Décidément, vous aimez à rire.

– Oui... je vois que nous en sommes réduits aux expédients...

Et le voilà qui court dans sa chambre, se saisit d'un habit brun encore fort propre, le jette sur son bras et sort en tourbillon, à pied. Que faire? Je m'assieds dans la cuisine, feuilletant un exemplaire du *Diabole boiteux*, cadeau de Basseporte, mon amie, que je relis de temps en temps pour me distraire. Tout le monde ne peut pas lire *L'Astrée*! Mais je n'arrive pas à fixer mes pensées. La faim me donne des idées noires. Martinelli est parti bien vite. S'il allait ne pas revenir? Qu'est-ce que je fais là? Comment une fille de naissance honorable peut-elle se trouver, affamée, dans un hôtel délabré, hors les murs, manipulant des organes sanguinolents et rencontrant d'une manière toute normale un bourreau de Paris? Je suis presque endormie, dans un rêve où se côtoient le grotesque et le cauchemar (le bourreau tente de me trancher la tête, mais je suis une oie et je me réjouis, dédoublée, de ma mort, car je vais pouvoir me manger), quand le Chevalier réapparaît, triomphant, sans son habit brun, mais muni d'un énorme pâté en croûte, d'une mortadelle, d'un petit chapon et d'un gros jambon de Sardaigne. Ce dernier, explique-t-il, destiné à être pendu dans sa chambre et à constituer une « réserve ». Il a aussi dans l'une de ses poches une bouteille de vin, et à la joie qui règne tout à coup entre nous, à l'œil brillant

et aux lèvres gourmandes de mon maître s'adjudgeant une part considérable du pâté, lampant trois verres sans reprendre haleine et m'invitant à en faire autant, je comprends qu'encore une fois mon inexpérience m'a trompée : Martinelli n'est pas avare, il est, du moins momentanément, démuné. Du coup, l'épisode du bouillon envoyé à Jeannette prend une autre coloration, et je suis presque prête à pardonner à cet homme qui se dit l'ami du bourreau. Nécessité fait loi. Sans « matériel », comment peut-il vivre ? Je m'émeus. Peut-être suis-je un peu ivre, car, avant d'avoir mis le pied à l'Hôtel des Arcoules, je n'avais jamais bu une goutte de vin. Je porte la santé de mon maître. Il commence à me devenir sympathique, ou alors c'est que je m'habitue. Mangeons.

* * *

Madeleine Basseporte vint me voir cet été-là, en cachette de sa parenté, de ses maîtres, de ses amis les plus proches. On eût dit que le faubourg Poissonnière était un repaire de lépreux ! Il fallait qu'elle m'aimât bien pour braver ainsi le discrédit dont j'étais l'objet sans le savoir. C'était une véritable amie. De cette amitié elle faisait un peu valoir le prix, voilà tout.

Elle se récria de me voir, dans mon tablier de cuir, si semblable à ces petits garçons qu'on engage pour tout faire qu'elle ne me reconnut pas d'emblée.

– Mon Dieu, Catherine ! Comme te voilà faite ! Et tes beaux cheveux, tout emmêlés, tout salis ! Il faudra les couper et porter perruque si jamais tu sors d'ici...

Elle disait « ici » comme s'il se fût agi d'un enfer. Je lui fis voir nos travaux. Huit mois avaient passé, je commençais à me débrouiller gentiment, sans posséder encore toutes les nuances des couleurs néces-

saires pour exécuter les veinules, les artéριοles, mais j'y arriverais. Madeleine s'intéressa car, tout répugnant qu'il lui parût, ce travail n'était pas si différent du sien qu'elle ne pût me donner quelques conseils.

Elle a passé notre enfance, du reste, à me donner des conseils, c'est son tempérament. Elle fera merveille comme enseignant au Jardin du Roi, quand le temps sera venu. Elle est grande, blonde comme moi mais d'un blond doré, éclatant (tandis que mes cheveux cendrés étaient appelés par ma tante « ta filasse »); elle a un bel ovale grave qui contraste avec ma figure ronde, un nez légèrement aquilin qui lui donne grand air, elle a de la taille, de la gorge, tandis que je reste à la fois potelée et plate (et petite! Petite! Chaque fois qu'on m'appelle « petite Catherine » c'est comme si on me souffletait). Bref, Basseporte, avec derrière elle sa parenté, son aisance, son assurance, son avenir, est bien bonne en effet de se hasarder hors les murs par pure amitié, et je devrais lui en être reconnaissante. L'ennui, c'est que je ne suis pas reconnaissante.

– Enfin, dit-elle en sortant du domaine qui est le mien, où je colore les cires qui sont prêtes, tu as beau dire, c'est un travail mécanique. Et dangereux. Ton père est bien coupable...

Je ne suis pas reconnaissante et je ne veux pas être plainte.

– Oh! nous disposons d'une salle très fraîche, pour les corps, et le Chevalier dissèque vite et bien.

– Le Chevalier! dit Basseporte en s'éventant d'un mouchoir. Est-ce qu'un chevalier devient chirurgien, voyons! En réalité, on ne sait pas qui il est, nulle part. Tu penses que je me suis renseignée. Tu es complètement à sa merci. Tu n'as même pas les garanties qu'on donne à une servante, à un garçon de campagne, le denier à Dieu, le vêtement. Il pourrait te laisser mourir de faim, abuser de toi... Ris!

Ris! Cela s'est vu, et pour des filles plus jeunes que toi! Ou simplement, par manque de précaution, te laisser mourir.

De tous ces arguments, seul le dernier me parut raisonnable. On a vu plus d'un exemple de médecins (et même la Faculté ne les protège pas contre ce petit inconvénient inhérent à la profession), de chirurgiens, et même de garçons de salle, et même de postulants à la licence tenus de faire une démonstration anatomique, sortir de là chancelants, pour aller prendre le lit. On leur promet un cadavre frais sorti des mains du bourreau ou des hôpitaux où, soi-disant, on les a mis dans la hotte du commissionnaire à peine le dernier soupir poussé (« Même avant! Même avant! » proteste le porteur de hotte plein de zèle. Délicieux!), et c'est une vieille charogne de trois jours et plus qui, au premier coup de scalpel, dégage des gaz méphitiques à faire fuir. On aère un peu, parfois on se lave les mains (du moins c'est ce que fait mon maître, et m'oblige à le faire avant et après le travail, mais c'est un original), et on se lance quand même. On a une commande, et qui sait quand on aura à nouveau du « matériel »? Parfois Martinelli me donne un mouchoir imbibé d'essences vinaigrées. Il paraît que cela protège.

– Espérons! dit Madeleine. Espérons. Dernièrement encore, pour avoir disséqué, sur ordre de la Faculté ou plutôt du doyen, un sujet presque décomposé, sur quatre candidats qui devaient faire la démonstration anatomique du foie et de ses annexes, l'un est mort et les trois autres pas encore remis.

– C'est pour me dire cela que tu es venue me voir?

– Pas seulement, dit-elle avec une trace d'embaras. C'est pour te dire d'être prudente, très prudente. Sors peu. Ne t'approche pas de ton ancien quartier. C'est aussi important que de te laver les mains.

– Mais pourquoi?

– Ma petite Catherine, tu vois bien qu'on ne te dit rien! Ce n'est sans doute pas la faute de ton Chevalier, mais ton père a répandu partout le bruit que tu t'es enfuie sans son aveu, pour apprendre la chirurgie. Idée absurde, incompréhensible, dont chacun te blâme. Et ce n'est pas la seule supposition que l'on puisse faire... Allons, ne t'inquiète pas trop. Dès que je serai sur un pied plus assuré au Jardin du Roi, je parlerai de ton cas à Monsieur Fagon, un ami de mon père et du tien, et nous essaierons de te sortir de là. En attendant, fais-toi oublier.

Mais c'est que je ne voulais pas me faire oublier, moi! Et même c'était tout le contraire! J'avais eu quatorze ans le 16 juin, et j'avais un projet: je m'étais dit, faisant contre mauvaise fortune bon cœur, qu'avec le temps je pourrais former avec mon maître la même relation que Desnoues avec Lacroix, bien que femme, et, faute d'autre chose, faire fortune, connaître un peu de gloire. Je confiai ce rêve à Madeleine.

– Qui sait si je ne pourrai pas, alors, comme ma tante, m'acheter un garde suisse?

Je plaisantais. Mais Madeleine, prenant congé, m'embrassa, ce qui me surprit car elle n'était pas démonstrative (« C'est pour ton jour de naissance! »), et m'inquiéta car il y avait de l'adieu dans cet embrassement.

– Et pourquoi pas un chirurgien? Si tu l'épousais, cela résoudrait tout.

Madeleine m'avait fait voir le piège où j'étais tombée. L'idée saugrenue de mon père de me confier au Chevalier m'avait d'abord effarée, puis, par son inattendu même, paru en somme acceptable, voire amusante. Il m'avait semblé aussi qu'elle n'était que provisoire. Je sortirai d'ici quand je voudrai, me disais-je. Aujourd'hui que, depuis plus de huit mois,

je gâchais le plâtre, vivant quasi seule avec un homme seul, dont le cocher et la cuisinière se retiraient le soir, je découvris ce que cela voulait dire. Aucune revendication n'était plus possible. Elle serait accueillie par des rires indignés. Une fille qui exerce l'état qui était le mien passerait pour une demi-folle; une fille qui vivait avec un homme comme je vivais avec le Chevalier, pour une dévergondée. Encore heureux si mon père ne me dénonçait pas pour mauvaises mœurs (n'était-ce pas ce qu'il préparait, en me prétendant fugitive?), ce qui m'aurait gentiment conduite à la Salpêtrière.

Mon inquiétude dut paraître car, au souper que nous prîmes ensemble, le Chevalier et moi, assez tard – il revenait de faire la tournée de ces cafés à nouvellistes où il se délassait en écoutant les ragots –, il me dit :

– Qu'est-ce qui te tracasse, Catherine?

Je lui fis part de la visite et des propos de Basseporte, ainsi que des réflexions qu'elle m'inspirait.

– Tu ne le savais donc pas, tout cela, Catherine? dit-il avec une compassion ironique. C'est vrai que tu es si enfant...

Aucune réflexion ne pouvait me désobliger davantage.

– Je viens d'avoir quatorze ans.

– Bonne à marier, n'est-ce pas?

– Ne vous moquez pas. Je viens de comprendre que je n'aurai jamais, à cause de vous, une vie normale. Et cela vous fait rire!

– Ta mère a eu une vie normale, et elle est morte en couches, dit-il sèchement. (Il s'impatientait vite.) Ma mère a eu une vie normale, sur dix enfants elle en a gardé quatre, elle a veillé sur sa maison et filé de la laine comme le modèle classique de la Romaine, elle n'a jamais lu un livre et elle a croupi toute sa vie dans l'abrutissement et le rhumatisme...

avant de mourir... (il s'arrêta un moment)... misérablement. Mon père a travaillé la terre et est tombé d'épuisement. Mon frère aîné est parti pour Naples et a été enrôlé par les Autrichiens; on ne sait pas même s'il vit, ni où. C'est cela une vie normale. Alors?

- Nous aussi, dis-je, par obstination, nous pourrions mourir d'accident. Une infection...

- Petite mule! (Il se tourna si brusquement qu'il renversa l'huilier qui lui tacha la manche.) Tu crois qu'il n'y a jamais pensé, ton père?

Je restai sans voix. Mes déductions n'étaient pas allées jusque-là. Mon maître allait et venait dans la pièce, embarrassé de sa colère et de ce qu'il venait de me dire. Il était fort grand, fort maigre, brun de cheveux et de peau, mais les yeux clairs et le regard perçant, avec des traits frappants, énergiques et sans beauté. Il se rassit et s'éclaircit la voix qu'il avait rapide et brève, et par à-coups volubile, sarcastique souvent, embarrassée jamais. Aussi je fus surprise, presque touchée, de le voir chercher ses mots.

- Je ne voulais pas prétendre... Sans doute, le vieux lézard a voulu se débarrasser de toi, mais pas de cette façon. Non! Je suis même sûr qu'il n'y a pas pensé. Voyons! s'il avait voulu, il était chez lui, c'était facile!

- Facile, mais dangereux. Tandis qu'ici, la faute retombait sur moi, et l'accident sur vous...

- Eh bien nous sommes dans le même sac, dit-il avec une gaieté feinte. Mais il n'y aura pas d'accident, ma petite Catherine. Il n'y en aura pas. Et bientôt le vieux Roi va mourir, et ce seront d'autres temps pour nous. Nous ferons fortune, nous voyagerons. Je te permettrai même l'amusement de devenir un peu femme... dentelles, parfums, que sais-je? En attendant, veux-tu que je t'achète une robe?

- Et une poupée, n'est-ce pas?

Petite Catherine! Tout de même, il avait dit « nous » plusieurs fois. Était-ce une berceuse? une moquerie? Que ne l'avait-il dit avec les beaux yeux noirs de Monsieur Sanson! On peut bien se permettre de rêver, de temps en temps.

Le 1^{er} septembre 1715, le roi Louis XIV mourut. J'eus quatorze ans trois mois, une robe neuve, et je vis pour la première fois chez le volailler Demoiselle Antoinette Sicard. Ces événements me parurent tous d'importance égale. Jeannette m'avait avertie la veille qu'une fièvre tierce ou quarte s'était abattue sur son petit Lucien, et, bien que je lui aie affirmé que ces fièvres n'existaient plus depuis un grand médecin appelé Molière, j'avais compris qu'il ne fallait pas compter sur elle ce jour-là. Aggravation de cet embarras, devant ma mauvaise humeur, car ses tâches retombaient automatiquement sur moi, elle avait ajouté d'un air de défi boudeur que non seulement ces fièvres existaient, mais qu'elles étaient contagieuses. Ce qui signifiait qu'elles pouvaient gagner ses deux autres marmots, et que l'absente pouvait ne pas revenir avant une semaine. Parfait. Je mis mes deux jupons, le plus long couvrant l'autre, mes trois corsages (dont les trous n'étant pas aux mêmes endroits se prêtaient assistance) qui en formaient un seul, un peu bariolé, et par-dessus, le châle de Jeannette, et je m'en fus à pied, avec un panier. Ce n'était pas la première fois, mais j'en étais aussi fâchée. Je sortis tôt pour n'être pas remarquée. Les maraîchers chargeaient leurs carrioles et m'apostrophaient. Du moins je ne risquais pas de les rencontrer un jour dans la société où je désirais m'introduire.

Quand j'entrai dans la boutique, demandant un petit chapon, j'y pensais encore : comment réussir dans le monde avec un seul jupon portable? Une

femme, grande, élancée, avec un bonnet gris sur des cheveux noués en un petit chignon, demandait « de la volaille » en souriant dans le vide.

– Mais quelle volaille? Et combien? Une pintade? De l'oie? Pour combien de personnes?

– Je ne sais pas encore. Je veux donner un petit souper, je veux aller au bal, je veux célébrer dignement la chose... Donnez-moi des macreuses, tenez. Trois.

– C'est qu'elles sont chères, vous savez! fit observer la volaillière avec moins de prévenance que de soupçon.

La femme produisit une pièce d'or, toujours souriant, et même fredonnant tout bas.

– Très bien, très bien... Je vous les enveloppe. Ce que j'en disais...

Et, en se retournant pour chercher un chiffon, la marchande grommela à mon intention :

– On dit bien justement : ce qui vient par la flûte s'en va par le tambour...

La femme prit son paquet, sa monnaie, et s'en alla d'un joli pas vif et sans hâte. On eût dit qu'elle dansait déjà. Comme elle m'avait frôlée sans me voir, je remarquai ses yeux d'un gris singulier, assortis au bonnet.

– Qui est-ce? dis-je à la marchande. Et pourquoi veut-elle danser?

– C'est une fille de la rue d'Enfer. Ces filles-là... Et ça se dit brodeuse de fin! Pourquoi elle veut danser? A cause de la mort du vieux Roi, tiens!

– Et qu'est-ce que ça peut lui faire?

– Vous lui demanderez, hein!

Elle me donna mon chapon et me fit sentir que je n'avais qu'à décamper. Elle me prenait pour une petite servante, et depuis les mises en garde de Bas-seporte, je n'avais plus envie de la détromper. D'ailleurs pourquoi eût-elle été aimable? Nous n'étions

pas de bonnes paies. Il faut dire qu'il n'en fourmillait pas dans le quartier.

Je rentrai en musant, pour trouver le Chevalier dans une agitation prodigieuse; il était dans la cuisine où j'allai déposer mon chapon, marchant de long en large sur ses grands échaldas de jambes, sans perruque, l'habit aussi chiffonné que s'il se fût roulé dans les foins, ses cheveux bruns, demi-courts et mal coupés, tout en désordre, et son visage expressif troué de petite vérole, montrant de l'espoir et de la perplexité. Il marchait, s'asseyait, se relevait, se versait du vin d'une bouteille de bonne apparence, et, sans préambule, m'offrit d'en faire autant.

- Tiens! Bois, bois. Cela te mettra du rose aux joues. Tu sais la nouvelle?

- J'ai entendu chez le volailler...

- Cela peut amener bien des nouveautés, ma mie! Bien des nouveautés! Il faut attendre et voir comment cela va tourner. Le testament sera lu demain.

- Et il vous lègue quelque chose? persiflai-je.

Je ne comprenais pas une telle agitation autour d'un fait qui, à mon sens, ne pouvait rien changer pour nous. L'église Saint-Laurent et la rue Bergère sont bien loin de Versailles, et presque autant du Palais-Royal.

- Il t'a légué quelque chose à toi, dit le Chevalier, décidément d'humeur badine. Tiens ce paquet.

Et il me jeta un gros paquet enveloppé d'une toile bise, que je me hâtai d'ouvrir, et qui contenait une robe. Une robe! Une robe complète, corsage, jupon cousu à la jupe, petites poches, fichu drapé. Une robe un peu légère, dans laquelle je grelotterais déjà en octobre, et salissante, car elle était d'un ton crème parsemé de bouquets. Un bon gros tissu de laine eût mieux fait l'affaire pour l'hiver. Une robe choisie par un homme. Mais une robe! Et quand je l'eus revêtue, cette robe, en dehors d'un peu de gorge qui me manquait, elle m'allait à la perfection.

C'était ma première robe, en somme. Car, quand j'étais chez mon père, il s'était refusé obstinément depuis deux ans à renouveler un trousseau embryonnaire que ma tante, femme de devoir, m'avait constitué. Ce qui fait que je portais toujours à treize ans mes jupes de petite fille, qu'on finirait par voir éclater sur moi. D'ailleurs, tant ces cottes plissées à la paysanne étaient courtes qu'on voyait poindre mes mollets, et cela c'était le déshonneur pour le père et pour la fille. « Ça presse! marmonnait mon père de temps à autre en regardant mes jambes. Ça presse. » Il avait bien été question de patienter deux ou trois ans pour que Basseporte, dont les parents m'en avaient fait l'obligeante promesse, m'introduisît à sa suite au Jardin du Roi. Je me serais trouvée là dans un milieu honorable, dans un état qui m'eût permis de me constituer la dot que je croyais ne pas avoir. Oui, mais deux ou trois ans, cela signifiait combien de jupes et de jupons? Combien de quignons frottés d'ail ou de saindoux? Combien de noix accompagnées d'un peu de blanc-manger? Car c'était le plus clair de ma nourriture avant les platées de fèves de l'Hôtel des Arcoules, plus abondantes sinon plus somptueuses. Et voilà qu'il me venait une robe! Dieu sait ce qui suivrait! Je reprenais espoir. Le Roi est mort, vive le Roi! Je ne voyais pas bien clairement le rapport entre ma robe et le nouveau règne, mais j'étais prête à danser, comme la cliente du volailler.

Il semble que je n'étais pas la seule. Dès le lendemain matin, une agitation prodigieuse régna dans la maison. Jeannette réapparut, avec son gros poupon malodorant qu'elle installa dans le chauffoir. Le Chevalier, dont ce n'était guère l'habitude, se leva dès l'aube, fit une toilette tout aussi inusitée, et s'en fut au café recueillir des nouvelles. J'eus beau le supplier : « Mais Monsieur Sanson nous apporte tout

à l'heure une jambe! Qu'est-ce que je vais faire sans vous? », il ne prit même pas le temps de répondre, enfonça sa perruque sur sa tête d'un coup de poing, et s'en fut dans une chaise qu'il avait fait venir. Tout cela pour la mort de la Vieille Perruque! Mais qu'est-ce que cela pouvait lui faire? Et moi, qu'allais-je faire de cette jambe que, fidèle à sa promesse, Monsieur Sanson m'apporta sur l'heure de midi?

A son habitude, il était venu par le jardin, l'objet fort proprement empaqueté dans une toile (comme ma robe!). Il le porta obligeamment dans le laboratoire, mais en ressortit aussitôt. Il devait avoir son saoul de sang, de cadavres, de scalpels.

– Le Chevalier est parti dès l'aube, l'informai-je.

A mon grand étonnement, il parut trouver la chose naturelle.

– Oui, oui... Je suppose que cela va lui donner bien à faire... Vous ne saviez pas qu'il rend compte pour les gazettes? Ce n'est pas l'agitation qui manque aujourd'hui.

C'était la première fois que je me trouvais seule avec Charles Sanson. Une bise aigrette venant du jardin, je ne pus faire autrement que de l'inviter à entrer dans ce que j'appelais « mon » atelier à moi, où, les moulages faits, je coulais et peignais la cire. Il sembla y prendre intérêt.

– Mon père et moi, dit-il de sa voix sourde en tirant à lui un tabouret, nous intéressons beaucoup à la médecine, à la chirurgie, à la chimie. Nous sommes inventeurs d'un baume contre les rhumatismes qui fait merveille.

Je sentis qu'il voulait me rassurer. Avais-je peur? Peut-être un peu. Comparé au Chevalier toujours en mouvement, toujours affairé, distrait, toujours projetant, expérimentant, oubliant ce qu'il avait commencé pour entreprendre autre chose, Monsieur

Sanson paraissait étrangement calme. Ses larges épaules (il était un peu trapu), son corps massif, sans élégance, dégageaient pourtant une puissance qui craignait de paraître.

– Et... vous avez beaucoup de malades? demandai-je pour meubler la conversation, mais je m'aperçus que ma voix exprimait un doute, et je rougis.

– Beaucoup, répondit-il sérieusement. Cela peut vous paraître curieux, mais on a plus confiance souvent dans l'exécuteur que dans le médecin. On ne compte pas les procès faits par des médecins et des chirurgiens à des exécuteurs, pour lèse-clientèle.

C'était la première fois que j'entendais ce terme d'exécuteur. Il me fit sentir que Monsieur Sanson devait souffrir beaucoup de cet opprobre qui frappe le bourreau. L'échelle brodée sur sa manche, sa physionomie trop connue l'obligeaient à cette réserve, à cette dignité froide qu'il avait, me semble-t-il, adoptées. Mais ses yeux magnifiques, si vivants dans un visage un peu mou, disaient une inquiétude, une soif d'amitié, comme l'eussent fait ceux d'un bon chien. Il ne paraissait pas vouloir s'en aller. Alors je lui fis les honneurs du lieu, lui montrai les derniers moules que j'avais exécutés. Je lui expliquai les couches successives de cire qu'il fallait y couler à des températures de plus en plus basses, et comment, en appliquant la dernière couche au pinceau, on obtenait un effet de transparence des plus heureux.

– Des plus heureux... répéta-t-il pensivement. Vous ne souffrez donc pas de ce métier?

– Au début, il y a quelques petites répugnances à surmonter, concédai-je. Mais quoi de plus beau que la mécanique humaine, Monsieur Sanson? Mon maître démontre cela à merveille. Et avec le temps j'arriverai à produire – nous arriverons à produire – non plus de simples pièces anatomiques, mais de véritables statues! Nous amènerons à la science

beaucoup de gens qui ignorent sa richesse. Avez-vous vu la fameuse tête de Zumbo? Et la jeune fille de Desnoues? Qui sait si nous n'aurons pas quelque jour notre musée, nous aussi?

Je ne sais pourquoi je tentais ainsi de faire impression. Peut-être tout simplement parce qu'on m'écoutait et qu'on me prenait au sérieux pour la première fois. Ah! si j'avais eu ma robe! Mais comme je m'apprêtais à peindre une vésicule qui n'était pas terminée, j'étais empêtrée dans mon tablier, mon fichu sur la tête et ma vieille culotte par-dessous (ceci encore pouvait passer : la culotte faisait page, et j'ai la jambe fine). Mais effet de jambe ou de langage n'agirent pas sur Monsieur Sanson comme je l'eusse souhaité. Il soupira, me regarda, et dit avec bonté (mais qui lui en demandait?) :

– Ma pauvre enfant, votre père est bien coupable! C'était presque les mots de Basseporte.

– Ni enfant ni à plaindre, Monsieur Sanson! m'écriai-je avec colère. Est-ce que je vous parle de votre père, moi?

J'avais laissé tomber le pinceau dont je me servais pour ma démonstration, je me baissai pour le ramasser, me heurtai la tête à une sellette, y portai la main, et mon fichu tomba. Me voilà toute couverte de mes cheveux, jusqu'en dessous des reins, comme une sainte menacée de viol.

Je restai interdite, comme d'un miracle indécent. Sanson lui-même parut troublé, soit de mes dernières et violentes paroles, soit de me voir tout à coup ainsi parée d'une chevelure abondante et claire, ma seule beauté pour l'heure.

– Vous vous êtes fait mal, Catherine?

L'émotion rendait tout son timbre à sa voix, qui n'était plus voilée, mais grave et profonde. C'est beau, une belle voix. Cela touche en nous quelque chose. Je me le redis quand je retrouvai Antoinette, la fille de la rue d'Enfer.

- Laissez-moi vous aider...

Il vint à moi, me tendit l'étoffe tombée à terre et, adroitement, m'aida à rassembler mes cheveux. Je m'amusais de cette adresse, de ces grandes mains qui frôlaient mon cou. Je demeurai ainsi un moment, immobile. Et puis l'idée me vint que ces mains avaient dû relever plus d'une chevelure avant de la couper, et de saisir la hache. Il me revint en un éclair que cet homme qui maintenait mes cheveux et murmurait : « L'épingle ? » pour finir de rattacher l'édifice avait débuté dans la vie en remplaçant sur l'échafaud son père vieilli, pour décapiter à l'épée la femme d'un conseiller.

Mes mains tremblaient en ramassant l'épingle sur la table. Je la fixai. Il me lâcha aussitôt. Il avait dû remarquer ce tremblement. Plus un mot ne nous venait. Nous étions face à face. Mon maître entra, gai, animé.

- Ah! c'est là que vous vous cachez, Charles?

Il lui serra la main. Charles Sanson parut rasséréné.

- Mon bon ami, je suis débordé. Le testament du Roi est cassé, le duc du Maine est dans les choux, Orléans a tout pris pour lui, les bâtards s'agitent comme des puces, le Parlement est divisé... Bref, mon ami, c'est la Régence!

- Alors je remporte la... fit Charles Sanson avec pudeur.

Mon maître n'avait pas de ces délicatesses.

- La jambe? Oui, si ça ne vous ennuie pas. Vous pourrez sûrement la placer chez Desnoues?

- On n'est jamais en peine, vous savez. Le premier élève de Desnoues passe tous les deux jours, et des étudiants, des curieux... Je me disais bien que vous ne disséqueriez pas aujourd'hui.

- Il faut que je fasse un compte rendu pour la Gazette. Vous sentez toute la délicatesse qu'il faut...

Il y a au Parlement des gens avec lesquels je suis lié... Mais venez donc prendre un en-cas à la cuisine. J'ai rapporté un pâté de lièvre... Tu peux venir aussi, petite!

Malgré le « petite », j'y allai. Célébrer un deuil avec un bon vin et un pâté de lièvre m'attire irrésistiblement. La faim l'emporte chez moi sur l'amour-propre, je l'avoue. Et la « petite » n'était pas fâchée d'en apprendre davantage sur les activités de son maître. Ma curiosité satisfaite serait ma vengeance : il est parfois bon de passer pour insignifiante.

J'ai dit longtemps, je dis toujours – mais pour des raisons différentes – *mon maître*. Et pourtant, d'être « propriété » d'un maître me chagrinaient fort. C'était surtout d'y être contrainte qui m'enrageait. Le subterfuge de mon père me privait de toute liberté. Il est vrai que dans un couvent de province ou dans quelque mariage avec un Arnolphe, je n'en aurais eu guère plus. Au moins n'aurais-je pas été hors la loi, ce qui est encore un degré de plus dans la privation de liberté dont souffrent toutes les femmes. Il n'était pourtant pas impossible de tirer parti de ma situation. Ceci devait m'apparaître de plus en plus clairement dans l'effervescence des mois qui suivirent.

Je fis enfin connaissance avec la partie « officielle » de l'Hôtel des Arcoules : le bâtiment de façade où nous ne pénétrions jamais. Il se composait, au rez-de-chaussée, de deux salons vides de meubles, et d'un cabinet de curiosités. Le « bel étage », je ne devais le découvrir que beaucoup plus tard. Je me mis à nourrir quelques espérances lorsque, quelques mois après cette mort fêtée du vieux Roi, mon maître commença d'amener de temps à autre un visiteur. Parfois c'était un discoureur mal vêtu, en provenance directe du Café Gradot où se débitaient les nouvelles, tantôt une chaise, un

fiacre, ou même, un jour de novembre, un carrosse, qui déposait des visiteurs plus aristocratiques, curieux de sciences naturelles.

Le cabinet de curiosités constitué par mon maître, et enrichi un peu à la hâte cet automne-là, s'il ne comportait qu'une seule chambre, était vaste. On y trouvait des oiseaux empaillés, des minéraux joliment disposés dans un grand meuble fait exprès, et soigneusement étiquetés (une pépite d'or du Pérou avait, seule, une valeur marchande), des fossiles et un ensemble de coquillages qui surprenait, car la mode n'en était pas encore lancée comme il advint quelques années plus tard. Bien entendu, les pièces principales étaient des cires anatomiques colorées : une tête dont on pouvait soulever le crâne et retirer un parfait moulage du cerveau, une cage thoracique ouverte sur le cœur, ses ventricules et ses oreillettes bien visibles; il y avait aussi un chien naturalisé, assez déplaisant. Mon maître me fit voir ces splendeurs avec pompe et y ajouta, sur un petit socle, la vésicule biliaire que je venais d'achever.

D'achever, mais non pas de signer. Car j'étais assurée que mon maître, ainsi que des autres pièces qui figuraient dans son cabinet, prétendait qu'elle était de sa main. Or je savais fort bien que l'une au moins des autres pièces exposées : le moulage du cerveau, était l'œuvre d'un petit rouquin, élève de notre auguste rival Desnoues, et qui travaillait parfois avec nous contre argent comptant. Ma situation ne me permettait pas de demander à être payée. Mais quand j'aurais travaillé trois ans sous la direction du Chevalier, durée normale d'un apprentissage (que je déteste ce mot!), n'aurais-je pas acquis le droit de signer de temps en temps une pièce, voire de la vendre à mon profit? C'est l'usage pour les « apprentis ». J'enrageais de l'être, mais bien davantage du soupçon que mon maître pouvait n'être pas en état

de me mettre sur ce pied-là, tout modeste qu'il fût. Pourquoi n'enseignait-il pas? Pourquoi servait-il si rarement de démonstrateur? et dans de petits amphithéâtres privés? Pourquoi ses ressources (peu abondantes jusque-là) semblaient-elles provenir tantôt du jeu, tantôt d'un tour de plume qu'il donnait aux nouvelles des gazetiers ou des pamphlétares que je voyais maintenant venir plus hardiment chercher leurs commandes? Il me revint que Martinelli avait mentionné un jour que ses lettres patentes avaient été perdues dans un naufrage.

- On croirait lire le grand Cyrus, avais-je observé avec ironie, car j'avais quelque doute sur ce naufrage opportun.

- Tu lis beaucoup trop pour ton bien, avait-il rétorqué avec dignité.

Pourtant il m'autorisait à fouiller dans sa chambre et à me servir dans une commode boiteuse, toute pleine d'ouvrages disparates et dépareillés.

- ... Et les autorités les plus respectables ont garanti les avoir vues avant ce fâcheux voyage.

- Je l'espère pour vous et pour moi.

Car si mon maître - et je le soupçonnais parfois - était lui aussi en délicatesse avec les lois, où allais-je finir?

Le temps passa et vint l'année 1716.

J'allais atteindre mes quinze ans : c'est un âge! Les allées et venues continuaient, et nous vendîmes plusieurs pièces nouvelles. L'hôtel délabré et sonore se meublait petit à petit. Du moins dans le corps de devant où les salons de réception s'ornèrent de damas, l'un bleu, l'autre grège, et virent s'installer un sofa, quelques fauteuils bien raides du siècle dernier, un cabinet espagnol tout marqueté, et même l'une de ces grandes tapisseries que l'on appelle des «*verdures*», un peu délavée, à dire vrai.

- Elle vient d'une succession, disait Martinelli gravement.

D'autres fois c'était le cadeau d'une grande dame éprise de lui, qui se cachait de son mari. Ou le paiement en nature d'un malade miraculeusement sauvé. Il est vrai qu'il sortait de plus en plus souvent, allait saigner dans Paris même, recevait des visites élégantes, mais qui semblaient toujours un peu clandestines. Mais je gardais un doute sur l'origine de cette prospérité toute neuve. Alors il me regardait fixement, de ses yeux clairs et perçants sous les sourcils broussailleux, comme pour me mettre au défi de le croire. Et il éclatait de rire devant ce qu'il appelait « ma prudente sottise ».

Étais-je sottise? N'avais-je pas tout à redouter d'un monde où il me serait malaisé de me faire une place? J'avais de bons jours, avec la réussite d'un moulage, une aubaine de venaison qui nous arrivait dans une bourriche, des belles relations que le Chevalier cultivait à présent, avec une sortie que je faisais déguisée en garçon, allant parfois jusqu'à la foire Saint-Laurent voir jouer les marionnettes, rapiquant des fruits dans les paniers des maraîchers au petit matin, avant qu'ils ne partent pour les marchés du centre. Mais j'en avais de mauvais où, sentant autour de moi toute une agitation dont je ne faisais pas partie et dont je ne voyais pas comment je pourrais m'y introduire, je me sentais plus que jamais « petite » et seule, et perdue, avec mes mains rouges, et toujours impubère à quinze ans. Mon maître n'allégeait pas mes inquiétudes en me traitant toujours comme un enfant. Un soir, ce printemps-là, comme il montait l'escalier, moi déjà dans ma chambre, et qu'il m'entendait tirer le verrou de mon grenier, il cria très fort et en riant : « Tu t'enfermes? C'est ce qu'on appelle la Précaution Inutile! Regarde en face du lit! » En face du lit c'était cet

*Achévé d'imprimer sur presse CAMERON
dans les ateliers de B.C.A.
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
en décembre 1993*

N° d'édition : 14894. N° d'impression : 93/773.
Dépôt légal : janvier 1994.
Imprimé en France